

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

46/1-2 | 2005
La Russie vers 1550

Croissance et crises dans le monde médiéval xi^e-xv^e siècle

Réflexions et pistes de recherche

Mathieu ARNOUX



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8787>

DOI : 10.4000/monderusse.8787

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 115-132

ISBN : 2-7132-2055-6

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Mathieu ARNOUX, « Croissance et crises dans le monde médiéval xi^e-xv^e siècle », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 46/1-2 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8787>

© École des hautes études en sciences sociales, Paris.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_461&ID_ARTICLE=CMR_461_0115

Croissance et crises dans le monde médiéval xie-xve siècle. Réflexions et pistes de recherche

par Mathieu ARNOUX

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2005/1-2 - Vol 46

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713220556 | pages 115 à 132

Pour citer cet article :

—ARNOUX M., Croissance et crises dans le monde médiéval xie-xve siècle. Réflexions et pistes de recherche, *Cahiers du monde russe* 2005/ 1-2, Vol 46, p. 115-132.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MATHIEU ARNOUX

CROISSANCE ET CRISES DANS LE MONDE MÉDIÉVAL XI^e-XV^e SIÈCLE

Réflexions et pistes de recherche*

Le problème des origines de la puissance occidentale et de la croissance des économies européennes a suscité une littérature considérable, qui replace ces questions aussi bien dans la perspective d'une histoire globale des contacts entre civilisations, que d'une histoire comparative des aires culturelles. Le débat suscité récemment par le livre de Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence*, montre que cette question ancienne conserve son intérêt et sa pertinence aux yeux de nombreux historiens¹. Pour autant qu'ils abordent la question sous l'angle de l'histoire économique, les chercheurs s'interrogent le plus souvent sur l'Europe de la première modernité, pour laquelle il est possible de disposer de données quantitatives², et délaissent les périodes les plus anciennes, celles de la première « divergence européenne », effectuée au détriment de ses partenaires et concurrents de l'ancien monde que furent l'empire byzantin et le monde musulman. Il n'est donc pas inutile de visiter à nouveau ce monument un peu délaissé qu'est la croissance économique médiévale.

La notion recouvre des réalités différentes. Une évocation en trois tableaux permettra d'en esquisser quelques traits. Le récit débute au XI^e siècle. La chrétienté latine est l'une des trois puissances qui se partagent ou se contestent alors la suprématie sur l'Ouest de l'ancien continent. Elle fait alors la démonstration de la capacité à se protéger contre les attaques de l'extérieur, qui lui a permis depuis le milieu

* Ce texte constitue la version abrégée d'un article à paraître dans la *Revue de Synthèse* sous le titre « Croissances et crises médiévales. Travail, redistribution, construction des espaces (XI^e-XV^e siècles). »

1. Pomeranz, 2000.

2. De Vries, 1994, p. 249-255

du x^e siècle de repousser les agressions menées par les Hongrois, les Sarrasins et les Vikings, et se trouve dans la situation privilégiée, face à ses rivaux affrontés l'un à l'autre et à la menace turco-mongole, de n'avoir à redouter que sa propre violence³. Pour autant, les contemporains ne lui donneraient sûrement pas la première place face au prestige de l'empire byzantin ou au rayonnement culturel et artistique du monde arabo-musulman. Le brutal succès des chevaliers francs lors de la première croisade, à l'extrême fin du siècle, ne bouleverse pas réellement les données du problème : la suprématie temporaire des uns ne ravale pas les autres au second rang. Un siècle plus tard, le tableau est différent : lors de la quatrième croisade (1204), les puissances occidentales ont purement et simplement absorbé ce qui restait du monde grec, désormais dégradé au rang de possession coloniale. Au plan intellectuel, l'élaboration des institutions universitaires permet aux maîtres européens d'acquérir par la traduction et de faire fructifier par la discussion le capital philosophique et scientifique naguère détenu par les savants arabes seuls⁴. Dans le monde méditerranéen, où les marchandises du Moyen-Orient tenaient auparavant la première place, le succès des textiles et autres produits de l'artisanat européen s'affirme de plus en plus nettement, à mesure que les systèmes productifs locaux rentrent en crise⁵. La troisième scène s'ouvre au terme d'un siècle de crise, dans la seconde moitié du xv^e siècle. Le paysage s'est à nouveau transformé. L'Europe occidentale, tenue en échec par la puissance montante des Ottomans qui lui ont enlevé l'essentiel des anciens territoires byzantins, est en repli. En termes de population, elle est loin d'avoir retrouvé son niveau d'avant la peste noire de 1348 et nombreux sont les témoignages des années 1430-1480 qui décrivent un espace ruiné, une population décimée par les mortalités, une société démoralisée.

Et pourtant, jamais sa capacité à s'étendre et son dynamisme n'ont été aussi évidents. L'achèvement de la conquête espagnole puis l'expansion le long des côtes africaines et bientôt Outre-Atlantique en administrent la preuve. Mais, dans la division du travail historique, c'est aux historiens de la modernité qu'il revient de décrire l'expansion, les médiévistes se réservant l'inventaire des blessures dont la société européenne porte les marques. Les uns et les autres peuvent donc s'estimer dispensés de s'interroger sur les processus de longue durée qui, à travers croissance et décroissance, ont à terme transformé la société européenne en puissance dominante, tandis que ses concurrents s'effaçaient de l'échiquier géopolitique.

C'est ce processus de maturation qu'il convient d'éclairer, en montrant la continuité qui lie les deux épisodes de la croissance des xi^e-xiii^e siècles et des crises des xiv^e-xv^e siècles et en insistant sur deux phénomènes liés, la promotion du travail comme fonction sociale et sa contribution à la construction d'un espace de production et d'échange, éléments essentiels de la croissance économique européenne.

3. Bloch, 1939-1940, p. 95.

4. Libera, 1991.

5. Lombard, 1978, p. 174.

Croissance démographique et développement économique (XI^e-XIII^e siècle)

Le consensus qui s'est établi entre les historiens sur l'existence d'un long épisode de croissance, commençant au cours du x^e siècle et s'achevant dans les premières années du XIV^e, avant que la peste noire ne transforme la stagnation en dépression, néglige le plus souvent de caractériser ce processus et d'identifier dans ses composantes la part de la démographie et celle de l'économie⁶. La question est pourtant essentielle, car les sources utilisées pour le décrire sont loin d'être sans ambiguïté. D'une manière générale, la certitude d'une croissance de la population résulte d'un groupement d'indices indirects et de l'impossibilité communément admise d'imaginer une stagnation ou une décroissance dans la même période. Selon les mots d'Henri Dubois, dans le seul essai de synthèse du savoir partagé par les historiens français en la matière, « nos connaissances sur le régime démographique des populations médiévales sont misérables. Mais, à moins de mettre en doute la réalité de la croissance, il faut bien admettre qu'elle a résulté d'une victoire de la natalité sur la mortalité. »⁷

Un examen rapide des informations utilisées pour parvenir à cette conclusion montre en effet qu'elles se prêtent à des interprétations multiples. Il est inutile de revenir sur la difficulté d'utilisation des sources fiscales les plus anciennes⁸. Les informations sur l'organisation de l'espace (textes et actes écrits relatifs aux défrichements et aux créations d'habitats, données archéologiques) sont fréquemment utilisées par les chercheurs français. Dans ce domaine, le lien avec la démographie perd son évidence dès lors qu'on entre dans la diversité des situations. La mise en écriture des entreprises de défrichement varie selon les pratiques diplomatiques locales, et la création de villages neufs peut être la marque d'un contrôle plus efficace de l'espace par le pouvoir seigneurial plutôt que d'une croissance de la population. Symétriquement, on sait aussi que les abandons d'habitats peuvent témoigner d'une réorganisation des terroirs dans un contexte de regroupement de la population autant que d'une déprise rurale dans une conjoncture de récession⁹. Ici encore, l'interprétation à donner à ces indices varie selon les cas et dépend de l'hypothèse démographique de départ. Il en va de même pour les créations de paroisses et de lieux de cultes nouveaux, que la tradition ecclésiastique lie à l'augmentation du nombre des fidèles, mais qui peuvent aussi renvoyer à une volonté d'encadrement plus étroit de la population par la

6. Les remarques sur ce sujet de Guerreau, 1980, p. 29-37, restent largement d'actualité.

7. « L'essor médiéval. Le premier monde plein », in Dupâquier, 1988, p. 207-266, ici p. 235 ; cf. aussi N. Bulst, « L'essor (X^e-XIV^e siècles) », in Bardet & Dupâquier, 1997, p. 168-184.

8. Arnould, 1976.

9. Hubert, 2002, p. 3 : « Le processus, qui débute dans la première moitié du x^e siècle pour arriver à son terme au XII^e siècle, est le fruit de la croissance démographique autant que celui de la réorganisation des pouvoirs. L'« incastellamento » combine ainsi trois phénomènes conjoints : la concentration de la population rurale, la fortification des villages et la formation des finages. »

hiérarchie ou à une modification locale des rapports entre ordres réguliers et église séculière. Un dernier type de source évoque l'intensification de l'activité économique, considérée comme une conséquence de la croissance démographique. La multiplication des marchés et des foires, celle des moulins, des routes et des ponts, est souvent invoquée comme une preuve d'une densité croissante de l'occupation de l'espace, et donc de l'augmentation de la population. Replacés dans la perspective d'une histoire des pratiques économiques, ces indices renvoient aussi bien à un processus qualitatif de modification des structures de production et d'échange et au développement des investissements productifs qu'à une dynamique graduelle d'augmentation de la population¹⁰.

Il n'existe donc en définitive dans notre documentation aucune preuve péremptoire d'une augmentation massive de la population aux XI^e-XIII^e siècles, mais un large faisceau d'indices concordants renvoyant à un processus global, où croissance démographique, conquête et mise en valeur des terroirs et intensification des échanges sont liés. N'incriminons pas pour autant la qualité de notre documentation : l'exemple de l'Angleterre, bien pourvue en sources de toute nature, du *Domesday Book* de 1086 aux différentes *Poll Taxes* du XIV^e siècle, en passant par les milliers de rôles judiciaires et de comptabilités manoriales conservées, incite à la prudence. Au terme d'une enquête exemplaire par son étendue autant que par la prudence des méthodes utilisées, Bruce Campbell se risque avec réticence à extrapoler de son corpus des données démographiques pour l'ensemble du royaume d'Angleterre : 2 à 2,25 millions d'habitants en 1086, 4 à 4,25 millions vers 1300 — mais l'estimation de 6 millions proposée par M. Postan garde les faveurs de certains historiens — et 2,25 à 2,5 millions vers 1375. Même dans ce cas, où les informations s'offrent en séries susceptibles d'un traitement quantitatif et peuvent s'exprimer en chiffres exacts, l'injonction faite à l'historien de choisir son interprétation garde toute sa force¹¹.

Rupture et continuité dans la crise des XIV^e et XV^e siècles

La période de dépression démographique et économique qui s'ouvre à partir de la famine des années 1315-1317 constitue un observatoire sans égal, en particulier en raison de l'abondance des informations dont nous disposons sur l'ensemble des processus à l'œuvre dans la société. Les diverses séries qui ont pu être réunies dans de nombreuses régions pour les prix, les salaires, ou le mouvement de la population se laissent souvent ordonner en cycles, qui s'offrent à une lecture en termes de conjoncture. Pourtant, par son mécanisme de déclenchement (une exceptionnelle succession de mauvaises récoltes, en 1315-1317, suivie en 1348 d'une agression bactérienne d'une violence inouïe), comme par son ampleur (plus d'un tiers de la

10. Britnell, 1996.

11. Campbell, 2000, p. 399-406.

population européenne anéanti par la peste noire¹²), cette crise ne saurait être considérée comme une inflexion dans un processus cyclique. Il y a dans la succession des événements une large part de causalité externe, dont il faut maintenir la place dans le raisonnement.

Il convient cependant d'inscrire la crise dans la continuité du mouvement qui l'a précédée. Partant d'un indice démographique 100 vers 1300, il n'est pas exagéré de proposer pour l'étiage du second tiers du xv^e siècle, un indice de 30 pour la population européenne. Une approche purement quantitative conduirait à parler d'une régression ramenant les populations de l'Europe plus de deux siècles en arrière. La prise en compte des formes de l'occupation du sol oblige à s'écarter d'une vision aussi schématique. Bien que réduite des deux tiers, la population continue à occuper l'essentiel de l'espace mis en valeur dans les siècles précédents : les désertions d'habitats constatées pour cette époque concernent les sites occupés en dernier, souvent dans la seconde moitié du xiii^e siècle. Poursuivant l'analyse sur le plan de l'économie, le tableau devient plus complexe encore du fait du passage, dans une grande partie des régimes européens, d'un système de cultures intensives à dominante céréalière à un système à forte composante pastorale¹³.

En fin de compte, ce qui fait de cette crise un événement sans équivalent, au-delà de son ampleur, est le fait que l'accumulation des cataclysmes n'a pas simplement anéanti la société d'Europe occidentale, terme probable d'un tel cycle dans une logique purement malthusienne, dont les exemples sur le long terme ne manquent pas. Comme ce fut le cas pour l'Italie des vi^e-vii^e siècles ou pour les civilisations andines et d'Amérique centrale au xvi^e siècle, un choc bactérien de grande ampleur dans une conjoncture défavorable peut parfaitement déterminer à terme l'effondrement d'une société parvenue à un haut degré d'organisation¹⁴. Que le traumatisme général infligé à la société par les famines et épidémies n'ait pas entraîné une régression globale, de nombreux indices en font foi. C'est le cas en particulier pour les aspects matériels de la vie sociale : les vestiges archéologiques témoignent de l'évolution durant cette période vers un outillage plus abondant et plus efficace, des vêtements, un mobilier et une vaisselle plus variés et de meilleure qualité, des logements plus spacieux et plus solidement construits. Ces évolutions qualitatives constatables dans la plupart des régions contredisent formellement l'idée d'une régression générale. Il en va de même de l'équipement urbain, dont une partie essentielle (remparts et aménagements hydrauliques en particulier) date des années les plus sombres des xiv^e et xv^e siècles, phénomène surprenant quand on connaît l'ampleur

12. Il s'agit d'une estimation minimale, sans doute très optimiste ; selon le dernier bilan (Benedictow, 2004, p. 380-384), il faudrait estimer la mortalité due à la peste noire à environ 60 % de la population européenne ; estimations convergentes dans Cohn, 2002 (cf. en particulier p. 188-219 pour une comparaison entre la pandémie de 1348 et les épidémies suivantes). La prise en compte de ces estimations doit sans doute amener à réévaluer fortement à la hausse les chiffres de la population avant 1348 plutôt qu'à minorer le nombre des survivants.

13. Campbell, 2000, p. 9.

14. Cf. sur des phénomènes comparables d'écroulement des civilisations dans le monde néolithique les réflexions de Guilaine, 1999.

des coupes infligées par les épidémies à la population des villes. L'étude de la construction des appareils d'État, et de la fiscalité liée à leurs progrès, ou celle de l'usage de l'écrit et de l'alphabétisation mèneraient à des conclusions similaires. Sur plus d'un siècle, une situation démographique catastrophique et une conjoncture économique déprimée n'ont pu bloquer des processus caractéristiques d'une dynamique globale de développement. Si l'on fait l'hypothèse que cette évolution se place dans la continuité de l'épisode de croissance des siècles précédents, il convient de bien marquer ses spécificités dans la longue durée.

La gloire des laboureurs

Faute d'une documentation sérielle permettant de décrire l'évolution de l'économie et d'en extrapoler les tendances et les articulations, c'est aux représentations qu'on s'adressera dans un premier temps pour comprendre comment les acteurs eux-mêmes ont pu penser les dynamiques économiques médiévales. S'il ne semble pas possible de mettre en évidence une théorie explicite de la croissance¹⁵, il n'en va pas de même pour la notion de travail, dont des travaux fameux ont bien montré la place qu'il prend alors dans la culture européenne. On ne reviendra pas ici sur la difficulté, soulignée par Jacques Le Goff, que les théologiens et penseurs médiévaux éprouvèrent à définir et à situer l'acte productif¹⁶. Ce problème, qui relève d'une histoire intellectuelle, ne saurait occulter la place centrale des travailleurs dans la représentation de la société à partir du XI^e siècle. Le guide est ici Georges Duby, dont l'ouvrage *Les trois ordres* a ouvert des perspectives, dont certaines restent à explorer¹⁷. Si l'on dispose aujourd'hui de recherches nombreuses et précises sur les deux premiers ordres de la société, hommes de prière (*oratores*) et hommes de guerre (*bellatores*) il reste encore beaucoup à chercher et à dire sur le troisième groupe, celui des hommes de peine (*laboratores*), dont la promotion constitue pourtant la véritable nouveauté du schéma des trois ordres¹⁸.

On ne s'interrogera pas ici à nouveau sur les voies par lesquelles l'antique schéma trifonctionnel caractéristique des cultures indo-européennes s'impose à

15. Remarques sur le cas anglais dans King, 1996 ; cf. aussi Wood, 2002, p. 42-68 ; Biller, 2000, a fait justice du cliché selon lequel les penseurs médiévaux étaient indifférents ou incapables d'appréhender les faits démographiques en tant que tels ; il note cependant (p. 357-382) que les notions de croissance ou d'excès de la population, bien que présentes dans les œuvres d'Aristote, ont suscité peu de commentaires de la part des penseurs scholastiques.

16. J. Le Goff, « Introduction », in Hamesse & Muraille-Samaran, 1990.

17. Duby, 1978, qu'il faut compléter par Powell, 1994, qui commente les occurrences du schéma tripartite dans les sources anglo-saxonnes, où il apparaît dès le début du X^e siècle, et paraît entré dans la doctrine théologique dans les années 990. Pour Powell, l'affirmation du schéma vise plutôt à interdire aux clercs la fréquentation des champs de bataille dans un moment de conflit militaire permanent dans l'espace britannique, qu'à répondre à une crise sociale liée à l'affirmation du pouvoir seigneurial. Il est par ailleurs notable que dans les deux passages où l'abbé Ælfric d'Eynsham présente le schéma, il adopte l'ordre « *laboratores, oratores, bellatores* ».

18. Bois, 2000, p. 33-40.

nouveau comme cadre de représentation de la société¹⁹. Ce qui nous importe ici est de souligner la place centrale occupée par les travailleurs dans la société, point commun des systèmes de représentation sociale apparus en Angleterre et dans le royaume de France dans la période critique du début du XI^e siècle. L'importance des *laboratores* dans la construction élaborée en Angleterre dans les années 990 et dont le chroniqueur Benoît de Sainte-More donnera dans la seconde moitié du XII^e siècle la formulation la plus développée est évidente. Essentielle pour notre propos est la constatation que ce thème, explicite dans la hiérarchie des trois ordres, est implicite dans d'autres modèles contemporains, comme les mouvements de paix. Directement ou indirectement, ces représentations sociales renvoient à l'idée, chère à saint Augustin, que le travail de la terre, prérogative d'Adam dès avant la chute, constitue l'une des fonctions providentielles de l'être humain, antérieure à toute division sociale ou ordre hiérarchique²⁰. C'est à une lecture providentielle analogue que le chroniqueur Raoul le Glabre nous convie, dans un récit célèbre²¹, où la présentation des articles de la paix fait pendant au récit bouleversant de la famine de 1033. Présenté comme la réponse morale des fidèles à la terrible punition infligée par le Créateur en châtiment de leurs péchés, le pacte de paix constitue une sorte de contrat pour la mise en valeur de la création. Conclu pour cinq années, comme un contrat de métayage, muni des signes de ratification et des témoignages nécessaires à sa validation, il oblige les deux parties. Comme un propriétaire bienveillant attentif à la bonne exécution du contrat, le Tout-Puissant s'acquitte à l'avance de sa part, en prodiguant immédiatement deux récoltes abondantes successives.

La crise qui suscite cette réaction salutaire est analysée avec rigueur par le chroniqueur, qui montre comment firent défaut successivement les diverses ressources qui assuraient en temps ordinaire la subsistance des hommes : céréales cultivées, fruits, bétail et animaux des bois, les contraignant à se nourrir de charognes, d'algues de rivière ou de pains de son mêlé d'argile. L'allusion qu'il fait à des pratiques de spéculation sur les denrées vendues sur les marchés apporte une information de première valeur sur l'importance nouvelle des pratiques monétaires, évoquée par Raoul dans d'autres parties de sa chronique. La description des actes de cannibalisme, qui forme la partie la plus choquante du texte, a été justement commentée par Pierre Bonnassie, qui souligne qu'il ne s'agit en aucun cas d'un cliché de circonstance, mais d'un ensemble d'informations précises sur des événements proprement inouïs²². Ce récit complexe, auquel succède la description des mouvements de paix, doit être compris dans ses divers niveaux de signification, comme l'illustration d'un choix économique précis : l'abandon du régime d'auto-

19. Le Goff, 1964, p. 319-325 ; Duby, 1978. Notons cependant qu'il reste encore à expliquer de façon convaincante comment dans le troisième élément de la triade dumézilienne, à la fonction de fécondité, où le sexe tient une large part, a pu se substituer un *labor* ou une peine décidément dépourvu de tout caractère érotique ; sur l'importance du travail dans la société anglo-saxonne du haut Moyen Âge, voir Faith, 1997, p. 56-88.

20. Augustin, *De genesi ad litteram*, l. 8, ch. VIII-IX.

21. Raoul le Glabre, *Histoires*, livre 4, 9-16.

22. Bonnassie, 1989.

consommation et de cueillette, caractéristique des siècles précédents, pour une croissance agraire dans une économie fortement monétarisée. Ce choix économique est aussi un choix social, qui implique, entre autres, la renonciation à l'esclavage et à la traite comme moyen de se procurer de la main-d'œuvre²³. Au terme de l'évolution, au milieu du XII^e siècle, le schéma des trois ordres s'impose comme le plus efficace, sans doute parce que, tout en offrant aux paysans la reconnaissance nécessaire à leur mise à l'ouvrage, il ménage la place et les intérêts des puissants dans une construction hiérarchique justifiée par la Providence.

Ne voyons pas dans ces textes le signe d'une victoire du bon sens économique : ils s'inscrivent dans une polémique sociale et religieuse plus large, évidente dans l'un des textes fondamentaux de la période, le traité sur la *Misère de la condition humaine*, écrit dans les années 1180 par le futur pape Innocent III. Cette méditation sur la vanité de tout effort de l'homme pour échapper à sa condition misérable range, parmi les illusions susceptibles de l'égarer, le travail et la croissance économique :

Les mortels courent çà et là par sentiers et enclos ; ils gravissent les montagnes, parcourent les collines, escaladent les roches, franchissent les Alpes, creusent des galeries, s'enfoncent dans les cavernes, scrutent les entrailles de la terre, les abîmes de la mer, l'eau changeante des rivières, l'obscurité des bois et les déserts impénétrables. Ils s'exposent aux vents, aux averses, aux éclairs et au tonnerre, aux tourbillons et aux tourmentes, à la ruine et au désastre. Ils martèlent et fondent les métaux, sculptent et polissent les pierres, coupent et rabotent les bois, ourdisent et tissent des étoffes, taillent et cousent des vêtements, construisent des maisons, plantent des jardins, cultivent des champs, sarclent des vignes, allument des fours, construisent des moulins, pêchent, chassent les bêtes et guettent les oiseaux, [...]. Et tout cela n'est que peine et affliction pour l'esprit²⁴.

La plainte des laboureurs

L'écho soulevé dans la pensée occidentale par cette condamnation radicale retentit encore dans la Bohême des premières années du XV^e siècle, lorsque Johannes von Tepl assigne la Mort en jugement sur la tombe de son épouse inhumée le jour même pour lui demander raison de sa disparition, c'est par les mots mêmes d'Innocent III que celle-ci réplique à son interlocuteur²⁵. Faire de ce traité célèbre un discours de mort est un geste littéraire significatif, surtout quand son auteur, tout en avouant sa profession de notaire, décide pour le débat d'assumer l'identité d'un laboureur : « On m'appelle laboureur ; la plume est ma charrue »²⁶. La plainte du laboureur de

23. Pelteret, 1995.

24. Lothaire de Segni (Innocent III), *De miseria condicionis humane*, I, 12. Le traité nous a été conservé dans pas moins de 600 manuscrits.

25. Johannes von Tepl, *Der arckermann*, chap. 32 (trad. française par D. Pagnier, *Le laboureur et la mort*, Paris : Van Dieren, 1996, p. 41-42).

26. *Ibid.* chap. 3 : « Ich bins genant ein ackerman, von vogelwat ist meyn pflug. »

Bohême n'est pas isolée dans la littérature du XIV^e siècle et son auteur s'inscrit dans une tradition largement répandue en Europe. Le *Roman de Renart le contrefait*, ultime épisode des aventures de son héros, écrit en Champagne vers 1320, donne de la figure du laboureur une représentation sarcastique. C'est en effet le métier que Renart se résigne à choisir après bien des hésitations pour obtenir son salut. Il ne lui faudra évidemment pas plus d'une année, épuisé et réduit à la misère, pour abandonner sa pieuse résolution, après avoir découvert l'impossibilité de récolter à l'été la récompense de son labeur d'un an²⁷.

Mais c'est en Angleterre que le personnage du laboureur trouve sa vraie stature. Peu après 1387, dans le *Prologue général* des *Contes de Canterbury*, variation sur les ordres et les hiérarchies de la société, Geoffrey Chaucer présente ainsi la figure du laboureur (*plowman*), frère du curé de village : « c'était un vrai travailleur, un homme bon, qui vivait en paix et en parfaite charité »²⁸. C'est dans l'œuvre d'un contemporain de Chaucer, William Langland, qu'apparaît en pleine lumière la figure du laboureur. Si l'on accepte de se plier au jeu de l'allégorie, le roman *Pierre le laboureur* (*Piers Plowman*), rédigé entre 1360 et 1387, constitue pour notre sujet un document de première importance²⁹. Le songe raconté par William présente dans un premier moment le tableau saisissant d'une société dont toutes les valeurs sont rentrées en crise. Seul un pèlerinage au sanctuaire de Vérité pourrait racheter les Chrétiens égarés, mais qui d'entre eux sait encore la route qui y mène ? Pierre, le laboureur, qui vit selon les commandements de l'Écriture, s'offre à guider les pèlerins, mais à ses conditions : « j'ai un demi-acre de terre à travailler à côté de la grand-route. Une fois que je l'aurai labouré et semé, je veux bien aller avec vous et vous enseigner le chemin ». L'épisode du labour du demi-acre est aussi le programme social et économique d'un monde où la réaffirmation du travail des champs comme mise en pratique du message de la Providence refonde l'ensemble du groupe :

Quand j'aurai tout semé, je partirai en pèlerinage, comme les paumiers, pour gagner mon pardon. Mon racloir me servira de bâton à écarter les racines et aidera mon couteau à tracer et ouvrir les sillons. Qui m'aura aidé à labourer et à semer, par grâce de notre Seigneur, il pourra glaner derrière moi en temps de moisson et emporter tout ce qu'il trouvera, quoi qu'on en dise. Et tous les hommes de métiers qui vivent en Vérité, je leur donnerai de quoi se nourrir, qu'ils puissent vivre dans la Foi.

27. *Le Roman de Renart le contrefait*, éd. G. Raynaud et H. Lemaître, t. 2, Paris : Champion, 1914, p. 47-48, v. 26981-26985 et 27062-27063 ; pour une vue plus générale du cas français, voir Barbero, 1987, p. 243-311.

28. Geoffrey Chaucer, *The Canterbury Tales*, First fragment, v. 529-532 : « With hym ther was a plowman, was his brother/That hadde ylad of dong ful many a fother/A trewe swynkere and a good he was/Lyvinge in pees and parfit charitee. »

29. William Langland, *Piers Plowman*, version B, vi, v. 1-85, ici 59-65 ; trad. Aude Mairey, *Pierre le laboureur*, Paris : Publications de la Sorbonne, 1999, p. 50-66 ; cf. Freedman, 1999, p. 223-229, et Bothwell, Goldberg & Ormrod, 2000.

Loin d'exiger de tous une participation à sa peine, le laboureur assigne ses devoirs à chacun, homme, femme, clerc, marchand, chevalier, artisan, selon son ordre et sa fonction. Les noms étranges des membres de sa famille sont autant de mots d'ordre encadrant le travailleur dans un réseau d'injonctions et de contraintes hiérarchiques : « Sa femme s'appelait *Travail-le-quand-c'est-le-moment*, sa fille *Fais-ce-qu'on-te-dit-ou-ta-patronne-te-battra* et son fils *Laisse-tes-souverains-faire-leur-volonté-et-ne-les-juge-pas-ou-tu-le-paieras-cher*. »

La valeur de ces témoignages doit être pesée. Le discours de Langland, moralisateur, voire réactionnaire, s'inscrit dans un courant bien connu de la littérature européenne, dont le *Laboureur et ses enfants* de La Fontaine est l'un des points d'aboutissement dans la culture française. Mais si l'on prend le soin de l'écouter dans le contexte de la révolte de 1381, ses mots prennent une résonance spécifique. Le prône de Pierre le laboureur livre en effet le constat d'une crise sociale et économique bien identifiée. Les années qui suivent la peste noire de 1348 sont en effet marquées par une conversion radicale de l'économie rurale anglaise d'une céréaliculture intensive à but alimentaire à un système extensif, où l'élevage pastoral et l'exportation des laines de mouton prennent une part essentielle. La chute des emblavures et l'extension des pâturages, que les comptabilités manoriales permettent de mesurer, s'accompagnent de la mise au chômage des laboureurs. Le désarroi de Langland et de son héros montre comment cette crise fut analysée par ses victimes. Il confirme aussi que, pour beaucoup d'Anglais, le labeur n'était pas une contrainte servile ou avilissante mais un choix d'adhésion sociale. Une relecture en ce sens de la grande crise sociale qui secoue l'Europe dans la seconde moitié du XIV^e siècle, des Jacques aux Lollards en passant par les *Ciampi* florentins, montrerait l'importance de ce thème, en ville comme à la campagne, et l'exigence de reconnaissance qui dressa alors les hommes de peine au chômage contre un ordre social injuste, qui remettait en cause leur dignité de serviteurs laborieux de la Providence.

Utopie, et la défaite des laboureurs

Un siècle plus tard, la partie est jouée. Thomas More prononce dans l'*Utopie* l'oraison funèbre de l'ordre social ancien fondé sur le travail des champs. Dans un passage célèbre, qui contient la première description des enclosures, il décrit la détresse des familles paysannes chassées par la voracité des moutons des terres qu'elles avaient toujours travaillées :

Ils partent misérablement, hommes, femmes, couples, orphelins, veuves, parents avec des petits enfants : toute une maisonnée plus nombreuse que riche, alors que la terre a besoin de beaucoup de travailleurs. Ils s'en vont loin du foyer familial où ils avaient leurs habitudes et ils ne trouvent aucun endroit où se fixer [...]. Ils vont et viennent, sans rien faire, personne n'acceptant de les payer pour le travail qu'ils offrent de tout leur cœur. En effet, le labeur des champs dont ils possèdent la routine a cessé d'être pratiqué là où on a cessé de semer. Un seul

berger, un seul bouvier suffit pour une terre livrée en pâture aux troupeaux qui, lorsqu'elle était ensemencée et cultivée, réclamait beaucoup de bras³⁰.

Acteur et observateur des réalités de son temps, Thomas sait que le sort des fermiers anglais est scellé. Il ne voit aucune solution pour leur éviter désespoir, misère et corruption, dans une société en pleine évolution. Au même moment, en terre d'Utopie où l'urbanisation est parvenue à son terme, on ne trouve plus de paysans, mais des esclaves, car l'entrée en servitude est un moyen courant de régler sa dette à son créancier ou à la société.

Une poignée de textes ne saurait prouver l'existence d'un système social. Pour approfondir l'analyse, il faudrait en particulier s'interroger sur la place et l'originalité de l'évolution anglaise dans une histoire européenne du travail. Le mérite de Raoul le Glabre, William Langland, Thomas More est de rendre explicite la conscience que les contemporains ont pu avoir de situations de crise et de révéler les systèmes de valeurs qui fondaient leurs représentations. Tous ces textes partagent l'idée que le travail de la terre est à la base des hiérarchies et des équilibres sociaux. Cette affirmation de la légitimité et de la dignité de l'activité productive a son contrepoint dans les institutions économiques, sous la forme de pratiques redistributives, qui sont l'une des innovations majeures des sociétés médiévales.

Du travail à l'assistance

Nombreuses sont les institutions nées aux XI^e-XIII^e siècles qui gardèrent par la suite toute leur pertinence pour réagir face à la crise : les instruments contractuels, ceux du crédit, ou les liens établis entre pratiques familiales et structures communautaires. L'assistance est l'une d'elles. Omniprésente dans le chaos sanitaire et démographique de la fin du Moyen Âge, elle surprend par son ampleur et la variété de ses modes d'intervention³¹. Le plus souvent, elle agit par redistribution, immédiate ou différée, des fruits du travail.

Le cas de la dîme rurale, si mal étudiée pour cette période, est essentiel pour comprendre la mise au point du système³². Bien qu'il s'agisse d'une pratique d'origine vétéro-testamentaire attestée dès les premiers temps du christianisme, elle prend dans la chrétienté occidentale une place particulière, du fait de son rattachement aux communautés paroissiales, au milieu du VIII^e siècle, au moment crucial de l'enracinement du christianisme dans l'espace rural. Son passage aux XI^e-XII^e siècles sous le contrôle des institutions religieuses (sa « restitution ») est le plus souvent présenté comme un acquis de la réforme grégorienne et comme le signe de la mise en tutelle des laïcs par les clercs. Mais avant d'être une pratique de piété, le paiement de

30. Th. More, *L'Utopie ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, t. 1, trad. Marie Delcourt, Paris : Flammarion, 1987, p. 100-101.

31. Pullan, 1971 ; Castel, 1995.

32. Arnoux, 2003.

la dîme est un acte économique. Perçue par la communauté elle-même au moment de la récolte et placée sous sa garde dans la grange paroissiale, la dîme fournit lors des crises de subsistance l'aumône servie aux nécessiteux, voire les semences indispensables à la continuité des cultures. Pour le Nord du royaume de France, les sources des XII^e et XIII^e siècles témoignent de son paiement effectif, signe de la disponibilité des habitants à s'imposer un prélèvement dont ils connaissent l'importance et dont ils contrôlent la destination. On ne peut sous-estimer son ampleur : même si elle ne représente pas le dixième des récoltes, elle constitue sans doute le plus gros revenu de la société médiévale. Consacrée pour partie à l'entretien des églises et des bâtiments paroissiaux, elle assure un financement constant à un secteur essentiel, celui de la construction. Par ailleurs, elle contribue, par le biais de l'aumône, à la fixation dans les campagnes d'une population aux revenus précaires, dont la présence est indispensable à l'équilibre des activités productives, surtout au moment des récoltes. Dès le XII^e siècle enfin, son affermage contribue à l'affirmation d'une élite, dont le rôle comme intermédiaire du crédit est essentiel dans la diffusion des pratiques monétaires. Elle est donc à la fois capital, investissement et assurance.

En ville, où le système de la dîme est inadapté, d'autres formes de redistribution sont attestées : immédiate, dans le cas des associations de secours mutuel liées aux métiers ou confréries de métiers connues dès les premières années du XIV^e siècle, ou différée, dans le cas des hôpitaux et confréries d'assistance financées par les dons testamentaires. Ces institutions occupent dans l'économie des villes une place analogue à celle des dîmes dans les villages. Leur contribution à la croissance urbaine est essentielle, que ce soit par leurs bâtiments propres ou par les logements locatifs qu'elles mettent en grand nombre à la disposition des salariés. Dans le cas des institutions annonnaires, l'ampleur des sommes mobilisées pour acquérir des subsistances, leur permet de jouer un rôle de stabilisation des cours en cas de baisse brutale³³. Le plus souvent administrées par des marchands et entrepreneurs, elles ont aussi une fonction essentielle de sélection, de promotion et d'assurance des travailleurs « méritants ». Elles constituent en effet une part vitale de la subsistance des salariés, à qui leur emploi instable ne fournit que des revenus irréguliers. Ils peuvent, grâce à leur aide, survivre en situation de crise sans tomber dans la misère ni être contraints à l'autoconsommation, qui les déqualifie socialement et professionnellement. Hôpitaux, confréries, aumônes et institutions annonnaires concourent donc à maintenir en ville un groupe de travailleurs qualifiés auxquels les entreprises de productions industrielles sont incapables d'avancer en période de crise les salaires indispensables à leur subsistance et à celle de leur famille.

Quelle que soit la justification religieuse et morale de ces institutions, il convient de souligner à quel point leur fonctionnement, fondé sur la redistribution d'une partie des revenus du travail, les distingue des traditions évergétiques de l'Antiquité et du haut Moyen Âge, sans lien avec le système productif. En matière de dîme, les lettres décrétales des XII^e et XIII^e siècles montrent comment les communautés inscrivent son verse-

33. Cf. dans Le Blévec, 2000, p. 448-544, le cas de la Pignotte d'Avignon. Pour le fonctionnement de l'Annone romaine à l'époque moderne, cf. Martinat, 2004.

ment dans une économie complexe. Ainsi, à la fin du XII^e siècle, un conflit oppose l'évêque d'Exeter aux paysans de son diocèse, qui prétendaient ne lever la dîme sur les grains qu'après paiement des salaires des moissonneurs, alors que le clergé exigeait de faire porter le prélèvement sur la totalité des fruits récoltés. Le débat distingue clairement une conception providentielle, qui exige le versement au Seigneur et à son Église de la dixième partie du grain parvenu à maturité, et une vision économique et sociale, sanctionnée par le consensus de la communauté, qui identifie comme récolte le produit du travail des membres de la paroisse resté entre leurs mains après que les frais afférents à la moisson ont été réglés³⁴. Il en va de même pour les contributions apportées en ville aux confréries et sociétés de secours liées aux métiers, qui s'inscrivent dans une vision très précise des rapports entre production et assurance sociale. Les tisserands de drap de Doullens, en Picardie, furent ainsi lourdement condamnés au début du XIV^e siècle, pour avoir fait fonctionner durant six années une caisse de secours dont le financement était lié à l'établissement d'un salaire minimum³⁵.

Mises en place au moment de la croissance, ayant joué un rôle essentiel dans la construction d'une économie du salariat, ces institutions sont la contrepartie du service rendu par le groupe des *laboratores* aux improductifs qui composent ceux des *oratores* et des *bellatores*. Élaborées dans les conditions difficiles des débuts de la phase de croissance, elles sont également adaptées à la conjoncture bouleversée de la grande dépression. Elles expliquent en partie le paradoxe du maintien d'un haut niveau d'investissement collectif dans un contexte d'instabilité et d'incertitude³⁶.

La construction d'un espace social

L'étude des dynamiques économiques à partir des institutions du monde du travail ne saurait se mener dans l'abstrait. L'organisation de la production et la définition des pratiques d'assistance concourent, dans le long terme, à définir un espace spécifique, dans un processus dont il convient d'apprécier les échelles d'application³⁷. Granges aux dîmes, léproseries et hôpitaux, sont autant de points nodaux de réseaux plus ou moins denses et strictement articulés selon les régions. Par ailleurs, comme des lieux centraux, ils organisent autour d'eux des territoires de relations hiérarchisés dans un espace aussi structuré que celui des marchés et des foires. Le

34. *Decretales Gregorii IX*, cit., tit. xxx, cap. 7, éd. E. Friedberg, Leipzig, 1881, col. 558.

35. Augustin Thierry, *Recueil des monuments inédits sur l'histoire du Tiers État (Collection de documents inédits)*, Paris, 1850-1870, t. 4, p. 624-625.

36. Une telle hypothèse pourrait sans doute trouver sa place dans la suite des propositions de North & Thomas, 1980. Elle en contredit cependant l'une des affirmations essentielles : dans notre perspective en effet, c'est l'existence, admise par tous, d'une responsabilité collective sur les revenus du travail et la faible élaboration de la notion de propriété individuelle de ces revenus qui a aidé l'économie européenne à résister à la crise.

37. Le problème de l'extension dans l'espace de ce modèle de société ne saurait être posé et résolu en quelques lignes. Pour clarifier le propos, on se contentera de dire que les institutions et pratiques évoquées dans ce texte se retrouvent dans les royaumes de France et d'Angleterre, dans l'espace rhénan et dans l'Italie centro-septentrionale.

rapprochement n'est pas seulement d'analogie : dès le ^{xiii}^e siècle, l'usage s'est répandu de doter léproseries et hôpitaux des revenus d'un marché ou d'une foire plutôt que d'un patrimoine foncier, signe de la volonté d'asseoir l'assistance sur les revenus de la production et de l'échange³⁸. Ce choix social produit un espace complexe, où ne s'exercent pas que les forces d'attraction des marchés, qui constitue un facteur puissant d'unification.

Aucune analyse des marchés ne peut faire l'économie d'une réflexion sur ce point. Depuis deux décennies, l'attention a été attirée, particulièrement par les historiens britanniques, sur l'importance croissante des marchés et du commerce dans la société européenne à partir du ^{xi}^e siècle, et sur la mutation des espaces qui accompagne la multiplication des lieux d'échanges³⁹. Ces recherches ont modifié notre perception des dynamiques de l'économie médiévale, sans que pour autant notre définition du marché, héritée des économistes classiques, ait été remise en question. De fait, les rares descriptions de places de marché médiévales en donnent une image peu conforme aux clichés à la mode. Avant d'être un espace où l'abondance d'informations également distribuées entre les acteurs leur permet une économie des frais de transaction, le marché est un lieu d'ordre soumis à un contrôle d'une intensité extrême, où la question de la « liberté » des échanges ne se pose pas. Dans son livre le *Miroir de l'homme* (vers 1344), qui constitue la meilleure description d'un marché médiéval, le marchand de grain florentin Domenico Lenzi, évoque à plusieurs reprises la hache et le billot installés au milieu du marché au blé d'Orsanmichele en cas de cherté excessive et de tension sociale⁴⁰. Ils sont le signe bien concret de la « main invisible » qui veille à l'ordre des échanges. On la voit à l'œuvre en d'autres lieux, de manière aussi brutale : vers 1275, à Corbeil, dans la région parisienne, Colin de Pouilly, qui avait volé une pièce de tissu de lin, est marqué au fer rouge sur le marché de la ville avant d'être banni. Vers la même époque, dans la ville normande de Carentan, Guillaume Follain est surpris en possession d'une paire de souliers, de courroies de cuir et de gâteaux de blé, qu'il avait dérobés sur le marché. Aussitôt pendu par la justice royale, il est réclamé par son seigneur, l'abbé de Cherbourg qui, faute de pouvoir le pendre à son tour, exige que lui soit livré à sa place un autre condamné à mort, pour pouvoir lui aussi exercer son châtiment⁴¹. Il ne serait pas difficile de multiplier les exemples de marchés où le pilori ou le gibet rappellent à tous les risques pris par ceux, voleurs ou spéculateurs, qui troublent la paix des transactions.

38. Un essai récent de Robert Castel illustre bien l'importance que ces choix des sociétés médiévales ont pu avoir pour les époques postérieures : Castel, 2003.

39. Britnell, 1996 ; Kowaleski, 1995 ; Hatcher & Bailey, 2000 ; cf. pour l'espace français la thèse récente d'Isabelle Theiller sur « Les marchés de la Normandie orientale à la fin du Moyen Âge » (Université Paris-7, 2004).

40. G. Pinto, *Il libro del biadaio. Carestie e annona a Firenze dalla metà del '200 al 1348*, Florence, 1978, p. 333.

41. A. Terroine, *Un abbé de Saint-Maur au ^{xiii}^e siècle : Pierre de Chevry (1256-1285)*, Paris : Klincksieck, 1968, p. 171-173 ; Archives départementales de la Manche, H 3319 (texte disparu, transcrit dans *l'Inventaire sommaire* de la série H, t. 2, p. 540-541).

L'enquête ébauchée dans les lignes précédentes peut se poursuivre, tant sur le thème de la normalisation des pratiques d'échange que sur celui de la construction de l'espace économique. Replacée dans son espace, la « société de marché »⁴² est, comme toutes les sociétés traditionnelles, liée par un ensemble de normes précises, qui contraignent les pratiques productives et les transactions économiques. L'espace dans lequel elle se développe lui ressemble : construit plus que conquis, divisé et hiérarchisé. Aux aires de chalandises des marchés et aux espaces de solidarité constitués autour des institutions d'assistance, il faudrait ajouter les multiples divisions du territoire engendrées par d'autres institutions sociales et économiques : aires de réglementation des métiers et des juridictions, circonscriptions fiscales, zones de service des moulins banals, espaces sécurisés des cercles de paix villageois ou des murailles urbaines. À la fin de l'Ancien régime, les Physiocrates mirent en cause l'enchevêtrement irrationnel et coûteux de ces circonscriptions, appelant à l'unification du territoire dans un système unique de coordonnées et de division, où les transactions économiques pourraient enfin se déployer dans un espace délié de toute spécificité locale, enfin absolu, donc abstrait. C'était, volontairement sans doute, ignorer ce que rappelaient alors ces multiples limites : l'édification collective d'un espace différencié, mis en valeur, hiérarchisé qui est, sans doute, la plus durable des productions de la société médiévale.

Voir dans le Moyen Âge un âge d'or de la croissance de longue durée serait un anachronisme. Demander aux documents médiévaux les recettes aujourd'hui perdues du développement durable serait se méprendre sur le sens des lignes qui précèdent. Elles visent à mettre en évidence un certain nombre de mécanismes économiques et sociaux susceptibles d'éclairer aussi bien la dynamique de croissance des XI^e-XIII^e siècles que la surprenante résistance de la société européenne dans la crise des XIV^e-XV^e siècles. Une lecture plus directement politique des mêmes sources mettrait en évidence la fonction des mécanismes collectifs de redistribution des revenus du travail dans la consolidation d'une société fortement inégalitaire ainsi que le lien existant entre l'élaboration d'un schéma cohérent de l'ordre social et les processus d'exclusion qui, à partir du XII^e siècle, marginalisèrent les communautés juives et musulmanes ou les groupes religieux dissidents⁴³. Enfin, si l'on admet qu'il y eut un « moment médiéval » dans l'histoire économique de l'Europe, on devrait s'interroger sur ce qui marqua sa fin et l'avènement d'un âge moderne. Sur ce point, l'exclusion du travail de la sphère de l'honorabilité et la réinvention de l'esclavage comme instrument économique constituent des ruptures sur lesquelles la réflexion reste à mener, tant chez les médiévistes que chez les modernistes.

*Université Paris-7 Denis Diderot
Centre de recherches historiques
École des hautes études en sciences sociales*

arnoux@ccr.jussieu.fr

42. Bois, p. 41-53, et 200-203, propose la notion d'« économie monétaire de production ».

43. Moore, 2001.

Bibliographie

- ARNOULD Maurice-Aurélien, 1976, *Les relevés de feux*, Turnhout : Brepols (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 18).
- ARNOUX Mathieu, 2003, « Remarques sur les fonctions économiques de la communauté paroissiale (Normandie, XII^e-XIII^e siècles) », in Dominique Barthélemy et Jean-Marie Martin, *Liber largitorius. Études d'histoire médiévale offertes à Pierre Toubert par ses élèves*, Genève : Droz, p. 413-430.
- BARBERO Alessandro, 1987, *L'aristocrazia nella società francese del medioevo*, Bologne : Cappelli.
- BARDET Jean-Pierre & DUPÂQUIER Jacques, dirs., 1997, *Histoire des populations de l'Europe*, t. 1 : *Des origines aux prémices de la révolution démographique*, Paris : Fayard.
- BARTHÉLEMY Dominique, 1999, *L'an mil et la paix de Dieu. La France chrétienne et féodale. 980-1060*, Paris : Fayard.
- BENEDICTOW Ole J., 2004, *The Black Death, 1346-1353 : The Complete History*, Woodbridge : Boydell Press.
- BILLER Peter, 2000, *The Measure of Multitude. Population in Medieval Thought*, Oxford — New York : Oxford University Press.
- BLOCH Marc, 1939-1940, *La société féodale*, Paris : Albin Michel (L'évolution de l'humanité, 34), rééd. 1968.
- BOIS Guy, 2000, *La grande dépression médiévale (XI^e et XV^e siècles). Le précédent d'une crise systémique*, Paris : PUF.
- BONNASSIE Pierre, 1989, « Consommation d'aliments immondes et cannibalisme de survie dans l'Occident du Haut Moyen Âge », *Annales (ESC)*, n° 5, p. 1035-1056.
- BOTHWELL James, GOLDBERG P. J. P. & ORMROD W. Mark, eds., 2000, *The Problem of Labour in Fourteenth-Century England*, Woodbridge, UK — Rochester, NY : York Medieval Press.
- BRITNELL Richard, 1996, *The Commercialisation of the English Society, 1000-1500*, Cambridge — New York : Cambridge University Press.
- BRUNEL Ghislain, 1994, « Agriculture et équipement agricole à Prémontré (XII^e-XIII^e siècles) » in Charles Hetzlen et René de Vos, dirs., *Monachisme et technologie dans la société médiévale du X^e au XIII^e siècle*, Cluny : École Nationale Supérieure d'Arts et Métiers. Actes du colloque scientifique international, Cluny, 4, 5 et 6 septembre 1991.
- 1997, « Des paysans introuvables ? Traces écrites et données démographiques en France septentrionale (XI^e-XIII^e siècles) », *Enquêtes rurales*, 2, p. 7-36.
- CAMPBELL Bruce M. S., 2000, *English Seigniorial Agriculture (1250-1450)*, Cambridge — New York : Cambridge University Press.
- CASTEL Robert, 1995, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris : Fayard.
- 2003, *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris : Le Seuil.
- COHN Samuel, 2002, *The Black Death Transformed. Disease and Culture in Early Renaissance Europe*, Londres : Arnold.

- DE VRIES Jan, 1994, « The Industrial Revolution and the Industrious Revolution », *Journal of Economic History*, 54 (2), p. 249-270.
- DUBY Georges, 1978, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris : Gallimard.
- DUPÂQUIER Jacques, dir., 1988, *Histoire de la population française*, t.1 : *Des origines à la Renaissance*, Paris : PUF.
- FAITH Rosamond, 1997, *The English Peasantry and the Growth of Lordship*, Londres – New York : Leicester University Press.
- FREEDMAN Paul, 1999, *Images of the Medieval Peasant*, Stanford : Stanford University Press.
- GUERREAU Alain, 1980, *Le féodalisme, un horizon théorique*, Paris : le Sycomore.
- GUILAINE Jean, 1999, « Émergences des espaces anthropisés, diversités des histoires », *Études rurales*, 151-152, p. 17-32.
- HAMESSE Jacqueline & MURAILLE-SAMARAN Colette, éd., 1990, *Le travail au Moyen Âge. Une approche interdisciplinaire. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve, 21-23 mai 1987*, Turnhout : Brepols.
- HATCHER John & BAILEY Mark, 2001, *Modelling the Middle Ages. The History and Theory of England's Economic Development*, Oxford — New York : Oxford University Press.
- HUBERT Étienne, 2002, *L'« incastellamento » en Italie centrale. Pouvoirs, territoire et peuplement dans la vallée du Turano au Moyen Âge*, Rome : École française de Rome (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 309).
- KING Edmund, 1996, « Economic Development in the Early Twelfth Century », in Richard Hugh Britnell & John Hatcher, *Progress and Problems in Medieval England*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 1-22.
- KOWALESKI Maryanne, 1995, *Local Markets and Regional Trade in Medieval Exeter*, Cambridge : Cambridge University Press.
- LE BLÉVEC Daniel, 2000, *La part du pauvre. L'assistance dans les pays du Bas-Rhône du XI^e siècle au milieu du XV^e siècle*, 2 vol., Rome : École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 265).
- LE GOFF Jacques, 1964, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris : Arthaud, 510 p.
- LIBERA Alain de, 1991, *Penser au Moyen Âge*, Paris : Le Seuil.
- LOMBARD Maurice, 1978, *Les textiles dans le monde musulman du VI^e au XII^e siècle*, Paris — La Haye : Mouton.
- MARTINAT Monica, 2004, *Le juste marché. Le système annonaire romain aux XV^e et XVI^e siècles*, Rome : École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 326).
- MONTANARI Massimo, 1979, *L'alimentazione contadina nell'alto medioevo*, Naples : Liguori.
- MOORE Robert Ian, 2001, *La première révolution européenne (X^e-XIII^e siècle)*, Paris : Le Seuil.
- NORTH Douglass Cecil & THOMAS Robert Paul, 1980, *L'essor du monde occidental*, Paris : Flammarion.

- PELTERET, David A. E., 1995, *Slavery in Early Mediaeval England, from the Reign of Alfred until the Twelfth Century*, Woodbridge : Boydell.
- POMERANZ Kenneth, 2000, *The Great Divergence. China, Europe and the Making of the Modern World Economy*, Princeton : Princeton University Press.
- POWELL Timothy E., 1994, « The 'Three Orders' of Society in Anglo-Saxon England », *Anglo-Saxon England*, 23, p. 103-132.
- PULLAN Brian S., 1971, *Rich and Poor in Renaissance Venice. The Social Institutions of a Catholic State, to 1620*, Oxford : Blackwell.
- TOUBERT Pierre, 2004, *L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil*, Paris : Fayard.
- WOOD Diana, 2002, *Medieval Economic Thought*, Cambridge : Cambridge University Press.